

Par Effractions, le podcast littéraire de la Bibliothèque publique d'information

Saison 2, épisode 1 : Agnès Desarthe, transcription

Durée : 26 minutes et 16 secondes

Lien article *Balises* : <https://balises.bpi.fr/podcast-par-effractions-agnes-desarthe>

Licence : [CC BY-SA 4.0](#)

Agnès Desarthe (intro, extrait de l'épisode)

Dans l'écriture de *Ce cœur changeant*, j'ai passé six mois tous les jours à la Bibliothèque historique de Paris, et j'en garde un souvenir extatique. J'avais l'impression que tout était possible, que j'allais tout trouver et d'ailleurs je trouvais tout. Et je ne sais pas, à un moment je me suis dit : « J'aimerais bien lire des journaux de puéricultrices datant de 1910 ». Eh bien il y avait des journaux de puéricultrices datant 1910. C'était un enchantement.

Lauren Malka (voix off sur générique d'ouverture)

Vous écoutez Par Effractions, le podcast qui fait entendre les murmures de milliers de livres peuplant l'une des plus grandes bibliothèques d'Europe, la Bibliothèque publique d'information. La Bpi est désormais installée dans le bâtiment Lumière à Paris, au 40 avenue des Terroirs de France, dans le 12^e arrondissement, le temps des travaux qui se dérouleront pendant cinq ans au Centre Pompidou. Ce podcast est proposé par *Balises*, le magazine de la Bpi. Aujourd'hui, je rencontre Agnès Desarthe, qui sera l'invitée du festival Effractions de la Bpi, du 18 au 22 février 2026 à la Gaîté Lyrique, pour son roman *Qui se ressemble*, paru chez Buchet-Chastel dans la collection « La Résonnante ». Romancière, lauréate du Prix du Livre Inter, du Prix Renaudot des Lycéens, autrice d'essais, de livres pour la jeunesse et de traductions, Agnès Desarthe revient avec un roman en forme de mosaïque, dont la chronologie éclate pour jouer au puzzle d'une mémoire familiale dispersée entre la Libye, l'Algérie et la France. Dans une écriture qui mêle les jeux de piste, l'humour, la mélancolie, l'observation enfantine ultra lucide et la musique, Agnès Desarthe explore la figure d'un père, arrivé en France avec des bottes de sept lieues mais pieds nus, et celle d'une grand-mère aux allures de diva égyptienne. Un livre autobiographique qui contient mille histoires, fictives ou non, sur l'exil, les malentendus de la langue et la quête d'identité.

Lauren Malka

Je retrouve Agnès Desarthe à la sortie du métro Cour Saint-Émilion pour l'emmener dans un lieu qui, comme le roman, est une machine à remonter le temps, la Bibliothèque publique d'information.

Lauren Malka

Bonjour Agnès Desarthe !

Agnès Desarthe

Bonjour Lauren Malka !

Lauren Malka

Vous allez bien ?

Agnès Desarthe

Ça va, et vous ?

Lauren Malka

Très bien. Je vais vous emmener au bâtiment Lumière, à la Bpi, et comme la bibliothèque n'ouvre que dans deux heures (il est 10 heures du matin), vous allez avoir toute la bibliothèque pour vous, elle sera fermée. Ça vous effraie ou ça vous amuse ?

Agnès Desarthe

Non, non, j'adore être enfermée dans l'école quand la maîtresse n'est pas là ou ce genre de truc. Non, ça me plaît, c'est bien. C'est très excitant.

Lauren Malka

On va parler de votre nouveau roman, Qui se ressemble, mais avant on va faire quelque chose que vous aimez bien, on va remonter le temps.

Agnès Desarthe

Oui.

Lauren Malka

Vous avez écrit un livre qui s'appelle *Comment j'ai appris à lire*, en 2013, dans lequel vous racontez que les livres et vous, c'est une histoire qui a de mal commencé. Est-ce que c'était pareil pour la bibliothèque ? Est-ce que c'était un lieu à fuir pour vous à l'époque ?

Agnès Desarthe

Non, pas particulièrement, parce que c'était un lieu qui n'existe pas. Quand on fuit quelque chose, c'est que cette chose existe et vous effraie. Je crois que je n'avais pas conscience que c'était un lieu où on pouvait aller. Mais je pense que si on avait pu y aller, je n'y serais pas allée. J'aimais trop peu les livres pour ça. On n'avait pas de pratique de la bibliothèque, parce qu'on achetait les livres. Et on avait des livres, on avait plein de livres dans notre maison. Et maintenant que j'y pense, je me dis que c'est peut-être parce que mon père comme ma mère n'avaient pas de livres chez eux, ont beaucoup, beaucoup, beaucoup fréquenté les bibliothèques, qui les ont sauvés, je crois. Mais une fois qu'ils ont eu les moyens de s'acheter des livres, ça a été irrésistible... Ça a été : « Enfin qu'on va pouvoir avoir des livres à nous. » Donc il y avait beaucoup de livres chez moi. Et je crois que déjà encourager la petite fille que j'étais à lire c'était tellement fatigant, que l'emmener à la bibliothèque, alors... Il aurait fallu la traîner par les cheveux ! Je crois que personne n'avait envie de faire ça.

Lauren Malka

Vous détestiez ça à ce point ?

Agnès Desarthe

Je disais que je détestais ça, c'était important pour moi de le dire. C'était ce qu'on appelle maintenant une posture, je crois. C'était juste que je n'aimais pas trop les livres qu'on voulait que je lise. Moi, je voulais lire toujours des contes de fées. C'était ça ma pratique de la lecture, mais j'avais l'impression, et on me donnait l'impression, que ça, ce n'était pas lire. Ça, c'était juste être un bébé. Donc maintenant, avec le recul, je me rends compte que c'était non seulement une pratique qui était une pratique de la lecture, mais une pratique qui m'a formée en tant qu'écrivain. Donc une pratique tout à fait importante et fondatrice.

Lauren Malka

Et aujourd'hui, quel est votre rapport à la bibliothèque ?

Agnès Desarthe

Il est distendu. (Rires) Il est arrivé que ce soit un endroit ponctuellement très important. Par exemple, dans l'écriture de *Ce cœur changeant*, j'ai passé six mois tous les jours à la Bibliothèque historique de Paris, et j'en garde un souvenir extatique. Parce que j'avais l'impression que tout était possible, que j'allais tout trouver, et d'ailleurs je trouvais tout. Et je ne sais pas, à un moment je me suis dit : « J'aimerais bien lire des journaux de puéricultrices datant de 1910. » Et bien il y avait des journaux de puéricultrices datant de 1910. Et c'était un enchantement. Donc je me suis promenée dans toutes les propositions de cette bibliothèque, autour d'un thème qui était précis, qui était la petite enfance et puis Paris et les années 1910. Et puis après, la bibliothèque, dans ma vie, ça a beaucoup été l'endroit où j'allais pour travailler quand j'étais étudiante. Et je me souviens du geste, qui n'est peut-être plus du tout le même, qui consistait... C'était à la bibliothèque Sainte-Geneviève, on ouvrait un tiroir, il y avait des petits cartons, on cherchait le titre qu'on voulait, on notait la cote, il y avait un petit point de couleur à côté, on notait la cote sur une fiche, on allait porter cette fiche à quelqu'un et on allait s'asseoir. Et quelqu'un vous apportait le livre comme une commande de restaurant. Et j'aimais tout ça, j'aimais le carton, j'aimais le tiroir...

Lauren Malka

Alors, dans votre nouveau roman, *Qui se ressemble*, qui paraît ce mois-ci, on retrouve la petite fille qu'on a déjà rencontrée dans *Comment j'ai appris à lire*. Mais cette fois, vous remontez le temps, comme vous aimez le faire dans plusieurs de vos livres, en allant recomposer la mémoire familiale. Et en même temps, ce n'est pas une enquête historique. Qu'est-ce que c'est ? C'est un jeu, c'est une fiction ?

Agnès Desarthe

C'est faire ce que seuls permettent la littérature et les rêves, c'est-à-dire superposer les époques, être à la fois maintenant et dans le passé. Donc il n'y a pas d'enquête effectivement, parce que je ne travaille qu'à partir de souvenirs qui sont des souvenirs lacunaires, parce que tout souvenir est lacunaire. Il y a certains espaces que je remplis avec de l'imagination, d'autres que je remplis de façon logique. Je me dis : « Tiens, il manque un bout là. » Comme on le ferait dans un dessin : là, ça doit être une ligne brisée... Travailler à partir des souvenirs, et aussi se donner la possibilité de rendre visite aux souvenirs. Mais en étant la personne qu'on est devenue des années plus tard.

Lauren Malka

Vous travaillez à partir de vos souvenirs, moi je remarque que vous travaillez surtout à partir des souvenirs qui persistent. Par exemple, le souvenir de cette petite fille que vous êtes, et qui apprend un jour en octobre 1973 qu'il y a une guerre entre les Arabes et les Juifs, mais pour elle, Arabes, et Juifs, c'est la même chose.

Agnès Desarthe

En fait, ces phrases-là, ce sont les phrases qui ont donné naissance au livre, et qui sont des phrases qui sont sorties presque malgré moi. C'est-à-dire, ce dialogue : c'est la guerre ? : question de l'enfant. Réponse des parents : oui, c'est la guerre. Et l'enfant dit : avec les nazis ? Parce que pour moi, les méchants, parce qu'on était beaucoup dans des trucs de méchants et de gentils quand j'étais petite, (encore maintenant, mais c'est différent), les grands méchants, les affreux, c'étaient les nazis. C'est-à-dire ceux qui

avaient, entre autres, assassiné mon propre grand-père. Et donc quand on me répond, vraiment en haussant les épaules : « mais non, ce n'est pas les nazis, c'est les Arabes. » Je ne comprends pas, parce que pour moi, les Arabes, c'est nous. Parce que dans cette maison, la maison où on est justement en train de fêter Kippour, les échanges se font en arabe. Et donc je me dis, les gens qui parlent cette langue, comme on dit, les gens qui parlent français, c'est les Français, donc les gens qui parlent arabe, c'est les Arabes. Puisque mon tonton, mon papa et ma grand-mère parlent arabe, c'est des Arabes ! Je pars de ce constat quand j'écris ce souvenir. Donc on est le jour de Kippour 1973 et j'ai 7 ans et demi. Je ne veux pas apporter, importer dans le souvenir des choses qui viennent de maintenant. Je veux être aussi enfant qu'elle, enfant. Je ne veux pas avoir un coup d'avance sur elle. Donc, j'enfile ses petits souliers et j'essaie de comprendre comment elle comprenait. Ce constat, je ne le remets pas en question. C'est le matériau qui est considéré comme exact. Et à partir de là, beaucoup de questions se posent.

Lauren Malka

C'est un livre qui est construit d'une manière très singulière, un peu comme la mémoire. On suit cette petite fille à qui vous rendez visite, à qui vous parlez, même, vous, Agnès Desarthe, écrivaine aujourd'hui. Et on suit la trajectoire du père, de votre père, qui arrive à Besançon en 1956 pour conquérir son avenir, mais il se fait voler ses chaussures dès le deuxième jour. C'est un peu tragi-comique... Mais au-delà de l'anecdote, est-ce que cette scène raconte aussi une fragilité de l'exil, où on est à la fois un héros, et en même temps un homme aux pieds nus ?

Agnès Desarthe

Oui c'est exactement ça, c'était très économique comme scène finalement. À la fois il y avait ces chaussures, qui n'étaient pas des chaussures ordinaires, c'était des chaussures italiennes, bien cirées, sans doute qui avaient un certain prix, et qui ont été emportées en voyage pour être élégant quand on arrive en France, quand on vient d'Algérie et qu'on veut devenir un étudiant. Oui c'est ça, le paradoxe c'est d'aller à la conquête de la nouveauté, de cette France qui a été tellement fantasmée. Et on y arrive. Et là, la première chose qui se passe, c'est que ces fameuses chaussures, qui ont été achetées puis cirées, elles disparaissent. Et oui, c'est la fragilité et aussi la désignation qui ne vous lâchent pas quand vous êtes un exilé, que même si les gens ne vous regardent pas spécialement de travers, ils vous regardent de travers dans votre tête. Et ça ne s'en va jamais. Ça vous colle aux souliers justement.

Lauren Malka

Donc, ces allers-retours dont on parlait, entre le passé et le présent, donnent l'impression d'un lien très fort entre le passé et l'avenir. Est-ce que c'est une façon pour vous de nous parler de ce qui vous hante le plus aujourd'hui, dans notre actualité, mais en n'en parlant jamais, en ne parlant jamais de cette actualité ?

Agnès Desarthe

Oui, c'est ça. Aussi parce que je n'avais pas du tout prévu d'écrire ce livre. Il est né d'une commande. Mais souvent chez moi, ce sont les commandes qui déclenchent les livres les plus personnels ou les plus intimes. Ça, c'est assez étrange, mais il y a sûrement une explication.

Donc là, la commande était très ouverte. C'était : une musique déclenche un récit. Il y a une musique qui a pris possession presque de moi. Je n'y pensais jamais à cette musique, en fait. Je n'y pensais plus. Je la connais très bien, mais je n'en pensais pas. Et quand j'ai commencé à réfléchir au livre, j'avais un jukebox qui était en route et qui me passait plein d'airs, mais pas celui-là. Et il a surgi. Et une fois qu'il avait surgi, je ne pouvais pas l'éviter.

C'était lui et aucun autre. Et le récit, je n'avais pas prévu de le faire non plus, mais une fois que cette musique était allée me chercher, je ne pouvais pas faire autrement que de raconter cette histoire et c'était pour moi une douleur. Et quand on me demandait, pendant cette année-là : « Qu'est-ce que tu fais ? » Je disais : « Oh, je fais ce livre impossible. » Je l'appelais le livre impossible, le livre horrible... Et en fait, c'est la petite fille qui m'a sorti d'affaire. C'est-à-dire qu'elle, avec son regard placide, qui s'en fout un peu des histoires des grands, en fait, ça dédramatisait beaucoup de choses, et ça m'a aidée à prendre la parole. Après une année entière à me taire. Parce que dans cette année qui a suivi le 7 octobre, le massacre qui a eu lieu et tout ce qui s'en est suivi, tout le monde était passionné et c'était cette passion qui moi m'horrifiait. Donc cette petite fille est venue me sortir de cette ornière et m'a dit : « bah viens, on n'a qu'à en parler ensemble ». Donc voilà comment ce dispositif s'est mis en place.

Lauren Malka

On va revenir à la musique et pour ça on va aller au rayon musique. La musique est très importante dans plusieurs de vos livres et dans celui-ci en particulier. Là, la musique prend le visage de la chanteuse Oum Kalthoum qui plane sur tout le roman et qui ressemble beaucoup à votre grand-mère. Pourquoi la voix de cette chanteuse porte si fort dans votre roman ?

Agnès Desarthe

C'est d'elle que tout est parti, alors que je ne l'attendais pas, alors que je l'écoute. Ça fait très longtemps que je n'avais pas écoutée, mais je l'ai tellement entendue, c'était comme si c'était la bande originale de mon enfance.

Agnès Desarthe (sur fond sonore de l'introduction instrumentale d'un titre d'Oum Kalthoum)

Quand elle m'est revenue en mémoire et que je l'ai réécoutée, c'était très fort, c'était intact, je connaissais tout par cœur, les paroles en arabe, arabe que je ne parle pas, mais que je peux chanter.

Lauren Malka

Que parlait votre grand-mère...

Agnès Desarthe

Que parlait ma grand-mère. Elle ne parlait pas cet arabe-là, mais elle en parlait un. Donc oui, chaque respiration, chaque improvisation instrumentale, je la connais, je connais tout par cœur. Et donc cette musique est revenue, elle est revenue pour me parler de cette appartenance à une culture. Mais qu'est-ce qu'on fait quand on considère qu'une culture est la nôtre, mais que cette culture ne veut pas de vous ? Qu'est ce qui reste ? Alors il reste... et bien on peut par exemple en faire des livres.

Lauren Malka

Alors on arrive au moment des indices, vous avez choisi trois œuvres que vous allez faire deviner aux auditeurs et auditrices, là on est au rayon musique et la première œuvre est ici. C'est déjà un premier indice.

Agnès Desarthe

On a un peu vendu la mèche ! Mais en tout cas, ce que je peux dire, c'est que c'est un objet carré qui contient une chanson qui ne dure pas trois minutes. Il faut deviner le titre pour que ce soit un peu plus corsé. Alors le titre, on peut le deviner, il est écrit de droite à gauche, voilà... Dans une langue où on écrit de droite à gauche.

Lauren Malka

Alors pour la deuxième œuvre, on va au rayon littérature française.

Agnès Desarthe

Oui, ça va être des mots un peu jetés en tous sens : enfance, sauvagerie, 13^e arrondissement... C'est tout !

Lauren Malka

Et pour la troisième œuvre, on va au rayon littérature étrangère. Troisième indice ?

Agnès Desarthe

Alors, il s'agit... toujours d'une langue qui s'écrit de droite à gauche. Dans cette langue, le prénom de l'héroïne, en fait c'est le nom du livre aussi, est presque un nom de fleur.

Lauren Malka

Agnès Desarthe, quel est le premier livre dont vous avez choisi de nous parler ?

Agnès Desarthe

C'est un livre qui s'appelle *Les petits enfants du siècle*, de Christiane Rochefort, une très grande écrivaine, très facétieuse, qui a une écriture incroyable et une liberté folle. Qui a été très connue tout de suite dès son premier roman, sur un malentendu comme on dit maintenant, puis qui a vraiment été très bien oubliée, presque un acharnement à l'oubli je trouve. C'est une image pour moi, un témoignage de ce que le néo-puritanisme actuel peut faire à la littérature. Donc j'ai eu envie d'aller la ressortir de ce purgatoire qui lui va pas du tout. Je vais en lire un petit bout, je vais lire le début. Alors c'est dans l'édition qu'on a trouvée ici à la Bpi, ça se situe à la page 211.

Agnès Desarthe

Je suis née des allocations et d'un jour férié dont la matinée s'étirait, bien heureuse, au son de « je t'aime, tu m'aimes », jouée à la trompette douce. C'était le début de l'hiver, il faisait bon dans le lit, rien ne pressait. À la mi-juillet, mes parents se présentèrent à l'hôpital. Ma mère avait les douleurs. On l'examina et on lui dit que ce n'était pas encore le moment. Ma mère insista qu'elle avait les douleurs : « Il s'en fallait de quinze bonjour, dit l'infirmière. Qu'elle resserre sa gaine. » « Mais est-ce qu'on ne pourrait pas déclarer tout de même la naissance maintenant ? » demanda mon père. « Et on déclarerait quoi ? dit l'infirmière. Une fille, un garçon ou un veau ? » Nous fûmes renvoyés sèchement. « Zut ! dit mon père, c'est pas de veine. À quinze jours, on loupe la prime ! » Il regarda le ventre de sa femme avec rancœur. On n'y pouvait rien, on rentrait en métro. Il y avait des bals, mais on ne pouvait pas danser.

Agnès Desarthe

Alors ce livre, on peut dire qu'il a compté dans l'écriture de *Qui se ressemble*, parce qu'il y a un rapport aux enfants, qui est un rapport pas du tout vertical, au sens où le regard qui est porté sur l'enfant, ce n'est pas un regard de l'adulte qui est teinté de nostalgie. Là on est dans l'enfance à l'état brut. Cette précision du regard de l'enfant, c'est quelque chose que je recherche et qui était particulièrement utile pour ce livre que j'ai écrit, parce que je ne voulais pas déformer la vision de la petite fille.

Lauren Malka

Les petits enfants du siècle de Christiane Rochefort, l'édition que vous avez entre les mains, qui réunit toute l'œuvre romanesque de cette autrice chez Grasset, est parue en 2004. Quelle est la deuxième œuvre dont vous avez choisi de nous parler ?

Agnès Desarthe

La deuxième œuvre, c'est *Shosha*, de Isaac Bashevis Singer. Je l'ai choisie parce que c'était le premier livre, je crois, que j'ai lu, où j'ai senti l'autorisation à la fois de lire et d'écrire.

Je m'explique, parce que ce n'est peut-être pas très clair. La difficulté que j'éprouvais avec les livres qu'on devait lire à l'école, ou qu'on devait lire en général, les classiques qui constituent le socle commun de la culture française, je m'en sentais complètement exclue. Je n'arrivais pas du tout à lire Marcel Pagnol par exemple, c'était très difficile à lire, ou Balzac, Flaubert, épouvantable à lire, très dur.

Et quand j'ai cherché à comprendre pourquoi c'était si difficile, c'était parce que c'était comme si on me parlait de choses pour lesquelles je n'avais aucun repère sensible. C'était très abstrait. Par exemple, les histoires d'héritage, les histoires de maisons de famille, qu'est-ce que ça pouvait bien être ces trucs, pourquoi c'était si important ? Je crois que, venant d'un monde où il n'y avait rien, au sens qu'il n'y avait pas de biens, il n'y avait pas transmission d'argent, il y n'avait pas d'héritage, tout avait toujours été épuisé, volé, disparu. J'avais une sorte de réaction allergique, je crois, à ce monde dont je me disais que je n'en comprenais pas le fonctionnement. Mais en même temps, j'étais née en France et je parlais français. Et j'avais envie d'écrire, mais alors de quoi je pouvais bien parler ? De quoi parler, puisque je ne pouvais pas parler de la chose qui semblait être si importante pour tout le monde, les maisons, l'héritage, le souvenir, le terroir. Et puis j'ai lu *Shosha* d'Isaac Bashevis Singer. Et là, tout était tellement familier. Je me disais : « Ça existe de la littérature, où je retrouve mes sensations, où tout ce que j'ai vécu, où tout ce qui m'entoure, n'est pas complètement absurde et isolé. » Ça me reliait à un terroir, et qui était un terroir, en plus, étrangement, qui n'était pas excluant de mon autre famille, puisque je suis issue d'un mariage mixte, culturellement. Du côté de ma mère, c'est la Russie, du côté de mon père, c'est la Libye. Il y avait quelque chose qui était commun aux deux cultures et qui était présent dans ce livre. C'était la magie, le surnaturel, le fait qu'on côtoie, que les morts sont là, la présence du fantôme, la présence des malédictions, des bénédictions. Tout ça, je me dis, ah mais ça c'est un terroir. Alors c'était peut-être un terroir abstrait, mais c'est un terroir, ça fonctionne comme terroir. Et à partir de cette lecture-là, parce que j'étais rassurée par le fait qu'il y avait un endroit, fût-il uniquement littéraire ou abstrait, dans lequel je pouvais me rendre, auquel je pouvais m'identifier. À partir de là, tous les territoires ont été abordables. Et après, j'ai pu lire avec passion, Balzac, Pagnol, Flaubert... Quelle merveille ! Mais aussi Kawabata. C'était tout le grand exotisme merveilleux de la littérature, qui vous présente l'autre, où c'est merveilleux que l'autre existe, et où la question de savoir qui on est est complètement dissoute. Donc c'était ce passage-là, c'est arrêter de se chercher en vain dans les livres. Ah, mon identité est là, c'est bon ! J'ai lu *Shosha*, je referme le livre et maintenant je m'intéresse enfin au reste du monde. Ça c'était une grande libération.

Lauren Malka

Shosha d'Isaac Bashevis Singer. C'est traduit de l'anglais par Jacqueline Chnéour et Marie-Pierre Bay. C'est paru chez Stock en 2007 dans la collection Cosmopolite. Quelle est la troisième œuvre dont vous voulez nous parler ?

Agnès Desarthe

Alors c'est un disque cette fois, c'est *Enta Omri* d'Oum Kalthoum. J'espérais retrouver la pochette verte, c'était un vert tellement riche de souvenirs. Un vert amande, un vert

gourmand, avec un médaillon au milieu. Ça c'était le disque de mon enfance. Et c'était un disque qu'on écoutait beaucoup, que mon père écoutait beaucoup quand on était enfant. Il y a beaucoup de choses parce que... [en fond sonore, un extrait d'*Enta Omri* et la voix d'Oum Kalthoum] Il y a la voix d'Oum Kalthoum que je ne comprends pas, en vérité... C'est impossible d'avoir une voix si continue, si stable, si solide et en même temps si agile. C'est une diva comme je n'en connais pas d'autres.

Agnès Desarthe

Donc il y a sa voix, il y a la musique, il y a les rythmes, qui sont ancrés en moi de manière si précise, si forte. Et puis il y a l'expérience aussi, c'est lié toujours à l'expérience de la traduction. C'est-à-dire que c'est le souvenir de mon père qui est bouleversé en écoutant cette musique. Parfois il a presque des larmes aux yeux et il nous dit : « oh là là c'est si beau, je vais vous traduire. » Et il traduisait... c'est beaucoup répété, c'est un peu comme à l'opéra... C'est pareil, donc une fois qu'on a dit « Mon amour », on a traduit les trois quarts du livret. Bon, là c'était un peu pareil, et les paroles, nous on trouvait ça vraiment pas terrible. C'était des trucs d'amour, ça n'intéresse pas les enfants, les trucs d'amour ! Et en même temps, on voyait qu'il se passait quelque chose. Et de là, je crois, est née chez moi une curiosité pour la traduction, l'idée qu'il y a quelque chose qui est retenu dans la langue d'origine et qui n'arrive pas tout à fait entier dans la langue d'arrivée. Ce trajet-là, qu'essayait de faire mon père pour aller de l'arabe au français... Il manquait quelque chose. Qu'est ce qui manque ? Comment ça se fait ? Je vois bien qu'il manque un maillon, qu'il manque quelque chose. Et ça, ça a révélé une vocation, celle de mon autre métier qui est la traduction.

Lauren Malka

L'album *Enta Omri* d'Oum Kalthoum. C'est un vinyle, réédité par Souma Records en 2019.

Lauren Malka

Merci Agnès Desarthe !

Agnès Desarthe

Merci Lauren Malka !

Lauren Malka (voix off sur générique de fin)

C'était Par Effractions, le podcast littéraire produit par la Bibliothèque publique d'information, réalisé par Lauren Malka. Musique originale : David Federmann. Merci à Agnès Desarthe d'avoir inauguré la saison 2 de ce podcast. Elle sera aussi l'invitée du festival Effractions de la Bpi, qui, pour sa septième édition, se tiendra à la Gaîté Lyrique du 18 au 22 février 2026. Vous pouvez découvrir le nouveau roman d'Agnès Desarthe, *Qui se ressemble*, paru chez Buchet-Chastel, en bibliothèque et en librairie. Pour écouter les épisodes de notre saison 1 consacrés à Ramsès Kefi, Séphora Pondi, Anthony Passeron, Cloé Korman, Alice Zéniter, Blandine Rinkel, Juliet Drouar, Mathieu Palain, Raphaël Meltz et Rim Battal, rendez-vous sur le site de la Bpi, de son magazine *Balises* et sur toutes les plateformes de podcast. Si vous aimez nos épisodes, merci de le faire savoir en vous abonnant et en ajoutant des coeurs et des étoiles.

À bientôt !